

NICOLE PROVENCE

L'ÉTOILE DE CLARA

ROMAN

LA SAGA CHÈVREFEUILLES



LES ÉDITIONS JCL



L'ÉTOILE
DE CLARA

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : La saga Chèvrefeuilles / Nicole Provence

Nom : Provence, Nicole, 1948- , auteure

Provence, Nicole, 1948- | Étoile de Clara

Description : L'ouvrage complet comprendra 3 volumes

Sommaire incomplet : tome 2. L'étoile de Clara

Identifiants : Canadiana 20190018216 | ISBN 9782894316276 (vol. 2)

Classification : LCC PQ2716.R68 S24 2019 | CDD 843/.92--dc23

© 2020 Les éditions JCL

Images de la couverture : Rido, Shutterstock ;
Ferenc Szelepcsényi, Shutterstock

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITIONS JCL

jcl.qc.ca

Distribution au Canada et aux États-Unis

MESSAGERIES ADP

messaging-adp.com

Distribution en France et autres pays européens

DNM

librairieduquebec.fr

Distribution en Suisse

SERVIDIS

servidis.ch

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2020

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Bibliothèque nationale de France

NICOLE PROVENCE

L'ÉTOILE DE CLARA

LA SAGA CHÈVREFEUILLES



LES ÉDITIONS JCL 

De la même auteure
aux Éditions JCL

La saga Chèvrefeuilles

1. *L'enfant des solitudes*, 2019

L'impossible aveu, 2018

Une promesse si fragile, 2017

La corde du pendu, 2017

Le secret d'Aiglantine, 2016

*Si la musique nous est si chère,
c'est qu'elle est la parole la plus profonde de l'âme,
le cri harmonieux de sa joie et de sa douleur.*

ROMAIN ROLLAND

1

Depuis la naissance d'Aurore, les années s'écoulaient dans la plus parfaite harmonie. Chaque âme avait pris sa place au pavillon de Liz et de Géraud. *L'année d'Aurore*, comme Bertrand la nommait, fut pour lui une année particulière, oscillant entre joie profonde et incertitude, comme s'il craignait qu'un événement inattendu vienne pulvériser la quiétude qui doucement s'installait en lui. Au fil des jours et des mois, il devint l'esclave consentant du petit elfe qui illuminait le cœur de chacun. Aurore était le miracle qui avait ressoudé la famille, mais malgré ce bonheur qui l'habitait, le mystère et le silence qui entouraient sa mère biologique le perturbaient. Hélas, il ne possédait ni photos ni souvenirs si ce n'est que la peluche qui l'accompagnait d'aussi loin qu'il puisse s'en souvenir. Devinant les réticences de son père à évoquer ce sujet, il s'était abstenu de poser des questions, mais il savait qu'il ne trouverait jamais la paix intérieure tant que ses interrogations resteraient sans réponse. Nadine. Qui était-elle vraiment ? Pourquoi l'avait-elle abandonné ?

Ce soir, Bertrand jubilait. Liz venait de lui donner la permission de garder Aurore dans sa chambre pour la nuit. Il avait réussi à balayer les craintes de ses parents en promettant qu'il les appellerait si besoin était. Il rassura Liz : non, il ne descendrait pas l'escalier avec elle dans les bras. L'enfant commençait à se faire lourde, et la jambe handicapée de Bertrand le gênait lorsqu'il essayait de

la transporter. Et pour rien au monde il ne prendrait le risque de blesser son adorable petite sœur. Une seule chose comptait pour lui, que la fillette passe une nuit entière auprès de lui.

Aurore reposait dans son lit de toile collé contre le sien. Il laissa pendre sa main, et elle l'attrapa en riant, balançant ses pieds sous le drap. Bertrand rit à son tour et la chatouilla. Elle éclata de rire. Il se pencha au-dessus du petit lit et lui tendit les bras. Aurore n'attendait que ça, elle se redressa d'un coup, se hissa sur ses jambes et se glissa dans le lit de Bertrand. La petite fille se nicha dans la chaleur du corps de son frère, écoutant les battements de son cœur. Il lui chuchota une comptine, et au bout de quelques instants, Aurore ne bougea plus. Sa respiration régulière montait jusqu'à lui. Il lui jeta à nouveau un regard attendri. Il ne s'était pas trompé, Aurore était la réplique miniature de Liz. Déjà sur son front bouclait une chevelure brune, et son visage, encore enfoui sous les traits de la petite enfance, laissait deviner sa ressemblance avec sa mère. Elle était vive et martyrisait sans vergogne son entourage en tant que princesse adulée. Son sourire et son regard vert réduisaient à néant toute esquisse de protestations. Nul ne lui résistait de Géraud, Liz, ou de Diane, sa grand-mère, et inutile de croire que son copain Malik s'en tirait mieux que les autres. Tout naturellement, elle l'associait à sa chaleureuse famille dans sa tyrannie et il s'y adonnait avec délectation.

Depuis quatre ans, Malik fréquentait la famille de Bertrand de façon assidue. Il trouvait auprès d'elle l'équilibre et le bien-être qui avait déserté son foyer. Bertrand s'était attaché à lui comme à un frère. Il était apparu dans sa vie au même moment que Liz et Géraud, et il lui avait offert l'amitié rare dont il avait toujours été privé.

Bertrand caressa la joue douce et satinée de sa petite sœur. Il se cala confortablement dans son lit, agaça de son pied la chatte, Câline, qui n'avait jamais renoncé à sa place sur l'édredon, et s'endormit apaisé en jetant un dernier coup d'œil en direction de sa chaise. Un léger sourire s'épanouit sur ses lèvres. Son violoncelle dormait dans son boîtier, lui aussi était devenu son ami.

En ce premier jour d'automne de l'année 1983, Londres se recouvrait comme à son habitude d'un épais brouillard. Septembre touchait à sa fin et laissait présager un hiver assez froid. Dans le cabinet de consultation auquel elle s'était rendue, Clara Nadin referma avec grâce son chemisier de soie et fit face au médecin qui la dévisageait. L'examen avait été rapide et concluant. Terriblement concluant. Même si ce cas ne concernait pas sa spécialité, il examina à nouveau les clichés des mammographies, relut le compte rendu d'un de ses confrères, gynécologue de renom, et reposa le dossier sur son bureau. Son avis rejoignait le sien. Il tenta d'afficher un visage impassible, mais un tic nerveux agitait sa joue gauche. Il plongea ses yeux dans ceux de sa patiente, les sondant. Elle ne lui laissa pas le temps de parler. À quoi bon ? Elle savait que ses premières phrases seraient remplies de mots d'espoir et d'encouragement, mais le verdict était inéluctable. Inutile qu'il se donnât tant de peine pour lui cacher la vérité ou la ménager. Clara connaissait le mal qui la rongait depuis tant de mois. Volontairement, elle avait renoncé à le consulter plus tôt, car il l'aurait aussitôt engagée à prendre un rendez-vous auprès d'un de ses confrères, un gynécologue, et c'est ce qu'elle avait voulu éviter. Aujourd'hui, ce n'était pas le cardiologue qu'elle était venue rencontrer, mais l'ami. Elle acceptait sa condamnation, car elle la méritait. Elle était simplement étonnée qu'elle arrivât si tard dans

sa vie. Il y a si longtemps qu'elle aurait dû payer sa faute. Seul son art lui avait permis d'avancer dans la vie, toujours plus loin dans ses projets, sans jamais effectuer la halte nécessaire à la réflexion. Elle s'était donnée tout entière à sa passion. Elle aimait tant vibrer au son de ses cordes magiques et graves que lui renvoyait son violoncelle.

Le cabinet privé du D^r Peter Greyson se situait dans le quartier de Lambeth, juste à côté de St Thomas' Hospital. Il appréciait sa proximité avec l'hôpital pour y assurer ses permanences, même si on ne pratiquait pas de chirurgie vasculaire sur place. De sa fenêtre, par-dessus la longue allée d'arbres qui longeait le quai Albert, il avait une vue imprenable sur le pont vert de Westminster qui enjambait la Tamise. Au bout, à gauche, sur la rive nord, l'imposante et immense bâtisse du palais de Westminster lui faisait face, avec ses tours dont la plus célèbre était sans conteste la haute tour de l'Horloge. Quand elle lui rendait visite, Clara ne manquait jamais d'admirer, comme les milliers de touristes qui chaque année visitaient la capitale londonienne, la silhouette de la grande tour dotée de quatre cadrans qui dominait la Tamise. Pourquoi, en cet instant précis, enregistrerait-elle les coups graves et réguliers, hurlés par Big Ben qui scandait l'heure, lesquels s'entendaient jusqu'à six kilomètres à la ronde ? *Pourquoi*, pensait-elle en frissonnant, *la grosse horloge sonnait-elle comme le glas de ses jours* ? Le cardiologue dirigea son regard vers la fenêtre d'où lui étaient parvenus les quatre coups qui ébranlaient dans la ville. Lui aussi eut cette pensée funeste et il se le reprocha. Ne jamais croire que tout est perdu.

Peter Greyson restait silencieux. Il connaissait parfaitement le mal qui la rongait. Les thérapies utilisées pour le traiter n'étaient que balbutiantes, les protocoles lourds, les résultats non garantis. Combien de femmes avaient espéré être sauvées, combien

n'avaient pas survécu ? Mais cette femme en face de lui n'était pas n'importe quelle patiente. Il la connaissait depuis tant d'années, presque vingt ans déjà, depuis ce soir où il était allé l'applaudir par admiration pour son art. Puis le lendemain, ils s'étaient croisés par hasard dans les rues de Londres. Ensuite, un malaise de la concertiste en pleine prestation avait donné lieu à une rapide consultation dans sa loge, et des rencontres de plus en plus fréquentes ont suivi. Elle était devenue plus qu'une amie et c'est ce qui rendait le verdict si pénible à annoncer. Il aurait tant voulu se tromper et contredire le diagnostic de son confrère.

Clara le fixait toujours, et à nouveau, il fut frappé par son étonnante beauté. Elle avait entamé la cinquantaine avec une élégance dont peu de femmes pouvaient se vanter. Ses cheveux auparavant blonds et clairs étaient devenus d'un ton de miel très doux. Ils s'accordaient parfaitement avec le bleu de ses yeux. Son nez fin divisait agréablement son visage aux pommettes hautes. Sa bouche était encore ronde, ses lèvres pleines et les quelques ridules qui l'entouraient ne parvenaient pas à l'enlaidir. Son cou était gracieux, accompagnant avec douceur l'archet qui glissait sur les cordes de son instrument. Son bras conservait un galbe parfait, et la pratique de son instrument lui avait permis d'en garder une fermeté disparue depuis longtemps chez les autres femmes de son âge. Elle lui sourit en lui adressant un regard de réconfort qu'il n'attendait pas.

— C'est difficile à dire, n'est-ce pas, Peter ? Je devrais dire «docteur», mais il y a si longtemps que nous ne sommes plus des étrangers l'un pour l'autre.

— Et je vous connais si peu pourtant. Je sais tout de l'artiste, mais si peu de la femme.

— Oh, il y a bien peu à connaître.

Le ton était désabusé, triste même.

— Clara, il faut que je vous dise...

— Inutile, je vais vous soulager de mots qui je le sais vous sont pénibles à prononcer. C'est un cancer.

Dans le cabinet, le silence se fit lourd. Après avoir poussé un bref soupir d'impuissance, Peter se contenta de hocher brièvement le menton. Il se sentait tout à coup si démuni, si peu secourable. Clara lui faisait face, la tête haute, le visage impassible. Il chercha dans son regard une expression d'inquiétude ou de peur. Il n'y découvrit qu'une grande lassitude, une résignation. Il n'eut alors aucun doute, bien avant de venir le consulter, elle connaissait la vérité. Il protesta :

— Pourquoi n'êtes-vous pas venue me voir plus tôt ? Je vous aurais dirigée vers un spécialiste. Maintenant, il est presque...

— ... trop tard, compléta Clara. Peter, je le sais depuis longtemps.

— Non, il n'est pas trop tard. Nous pouvons agir, limiter la progression par une thérapie adaptée...

Elle l'interrompit aussitôt d'une voix ferme :

— Non, je ne le souhaite pas. J'ai refusé toute proposition de traitement et je ne changerai pas d'idée.

— Mais, c'est un véritable suicide !

— C'est ma vie, cher Peter, laissez-moi en décider à ma guise. Me voici arrivée au terme d'une échéance et je veux y faire face.

Peter refusait cet abandon, ce renoncement à la vie. Il tenta une dernière offensive :

— Clara, très chère, soyez raisonnable. Nous pourrions envisager l'ablation du sein, une chimiothérapie et une radiothérapie...

— Et cela me donnerait combien de temps, six mois, un an ? Et quelle serait ma qualité de vie durant ce sursis ?

Peter Greyson baissa les yeux. À elle, il ne pouvait mentir, d'autant que son spécialiste lui avait certainement expliqué le protocole qu'elle devrait suivre et tout ce qui pourrait en découler : effets indésirables, séquelles, sans pour cela garantir une guérison. Il soupira.

— J'ignore à quelle vitesse le mal va progresser, vous pourriez obtenir une rémission de plusieurs mois, un an, davantage peut-être, et pourquoi pas guérir ? Votre spécialiste vous a certainement cité plusieurs de ces possibilités. Mais si vous n'agissez pas, votre état s'aggraverait très rapidement. Et si on vous opère...

Elle planta son regard dans le sien, sans dévier.

— Pourrais-je encore jouer du violoncelle ?

C'était la seule question qu'il ne voulait pas qu'elle lui pose. Elle insista.

— Peter, si j'accepte l'intervention chirurgicale, mes chances de survie sont de toute façon minimes, et je serai handicapée du bras droit au point de ne plus pouvoir tenir mon archet, n'est-ce pas ?

Le médecin resta silencieux et pour Clara ce fut un aveu.

— Alors, je préfère vivre un an, deux si le ciel m'est charitable, plutôt que de traîner deux ou trois ans d'hôpital en clinique, passant de l'espoir au désespoir et ne pouvant même plus me consoler en jouant. Je me suis renseignée : à l'heure actuelle, mes chances de

survie sont infimes. Le violoncelle est toute ma vie. Je n'ai vécu que pour lui au détriment de tout le reste. Je ne veux pas y renoncer maintenant. En venant vous voir aujourd'hui, j'avais déjà pris ma décision. Ce n'est pas pour envisager une thérapie que je suis venue vous rencontrer. J'ai beaucoup réfléchi. À vrai dire, je n'ai fait que cela depuis deux mois. J'aimerais seulement que vous m'aidiez pour... que vous me donniez quelque chose pour abrégier mes souffrances dans les derniers moments. Je compte sur vous, sur votre amitié, sur votre compassion.

Il ne put maîtriser un sursaut de surprise.

— Mais je ne peux pas ! C'est contraire à la déontologie et...

— Peter, si vous ne m'aidez pas, je me suiciderai d'une manière sans doute plus atroce. Je n'ignore rien des douleurs qui accompagnent ce type de fin de vie. De toute façon, je suis perdue. Pourquoi ne pas m'épargner toute cette souffrance ? Quoi que vous décidiez, c'est moi qui choisirai le jour de mon départ. Il faut bien un jour ou l'autre quitter ce monde, permettez-moi de le faire dignement.

Dans l'esprit de Peter, un combat se livrait, sans savoir qui de la compassion ou de l'éthique en sortirait victorieuse. Il ne se sentait pas capable de trahir sa profession, mais il était sensible au drame qu'elle affronterait très vite. Il balbutia :

— Clara, vous êtes mon amie, mais vous aider à mourir est...

— ... l'acte le plus amical, le plus miséricordieux qui soit, et c'est justement parce que vous êtes mon ami que je vous supplie d'accéder à ma demande. Dès la semaine prochaine, je quitterai définitivement Londres.

— Définitivement ? Clara, pourquoi cette décision si soudaine ? Vous vous enfuyez ?

— Non, c'était prévu, disons que j'anticipe un peu.

— Où irez-vous ?

— Je retourne en France, j'ai encore quelques concerts à donner.

— Rencontrerez-vous votre famille ? Vous ne m'avez jamais rien confié à ce sujet.

— Je n'ai plus de famille depuis longtemps.

— Comment ? Même pas une sœur, un enfant ?

Clara pâlit subitement. Un voile passa dans son regard. Elle le fixa et, après quelques secondes de silence visiblement difficiles à rompre, elle répondit à voix basse :

— Un enfant... Peter, vous réveillez en moi un cauchemar que j'étais presque parvenue à oublier. Oui, j'ai eu une fille... Je ne l'ai plus revue depuis ses cinq ans. Dieu sait ce qu'elle est devenue. Je ne crois pas qu'elle aimerait me revoir après toutes ces années.

— Pourquoi pas ? Vous pourriez partir... l'âme en paix. Vous ne savez rien de ce qu'elle aimerait ou pas.

Clara leva les yeux et s'absorba un instant dans la contemplation d'une reproduction de la toile de William Turner, *L'incendie des chambres du Parlement*, accrochée au mur. Une toile aux couleurs de feu qui ressuscitaient de manière presque vivante les flammes qui ravagèrent le palais de Westminster. Elle abandonna l'embrassement de la toile et porta son regard vers la fenêtre. Une petite pluie tombait. Elle s'absenta encore quelques instants dans ses pensées puis le regarda droit dans les yeux.

— Elle a aujourd'hui plus de trente ans, sans doute est-elle mariée et mère de famille. Pourquoi irais-je troubler sa vie pour le peu de temps qui me reste ? De toute façon, elle ne se souvient probablement plus de moi. Quand je suis partie, son père a refait sa vie, et elle ne voulait plus me voir.

— Qu'en savez-vous vraiment ?

— Ma belle-mère me l'a écrit. Il fallait que je disparaisse définitivement de leur vie pour ne pas la perturber. J'ai eu la faiblesse de l'écouter. J'étais en pleine ascension, je travaillais avec acharnement et j'ai fini par oublier que j'avais un enfant. Pauvre petite Nadine.

— Mais elle reste votre fille, personne ne peut vous empêcher de la revoir.

Clara baissa la tête, et Peter eut une étrange intuition à l'annonce du prénom de la fille de la violoncelliste.

— Nadin, ce n'est pas votre nom de famille, n'est-ce pas ?

— Non. Je m'appelle en réalité Clara Dumaine, mais en souvenir de ma fille, j'ai décidé de prendre ce nom artistique : Clara Nadin. Une façon de me faire accroire que je ne l'avais ni vraiment abandonnée ni complètement oubliée.

— Quand partez-vous ?

— Tout est organisé. Je pars dans deux jours.

Clara remplit sa dernière valise, les autres attendaient, prêtes à être transportées à l'aéroport. Le coursier ne tarderait pas. Elle avait l'habitude des départs, mais cette fois, ce serait la dernière

fois. Elle ne reviendrait jamais plus à Londres. Elle avait demandé à son notaire de mettre en vente ce bel et vaste appartement qu'elle habitait depuis plus de dix ans. Après tant d'années d'errance, de concerts dans des salles plus prestigieuses les unes que les autres, elle l'avait choisi pour son confort et le calme qui y régnait malgré sa proximité avec la capitale, un des rares luxes que pouvaient s'offrir les Londoniens. Lasse de se retrouver chaque soir dans une chambre d'hôtel luxueuse mais impersonnelle, elle l'avait meublé petit à petit, avec beaucoup de goût, et s'y ressourçait le plus souvent possible. Elle rabattit le couvercle de la valise et se dirigea vers son «petit bonheur du jour», un bureau qu'elle avait découvert dans une salle de vente aux enchères, et manœuvra un tiroir sculpté de roses miniatures. Un paquet de lettres apparut, et elle fut tentée de le jeter. Pourquoi conserver ces messages restés sans réponse et renvoyés sans jamais avoir été ouverts? Elle contempla son écriture fine aux jolis déliés :

Mademoiselle Nadine Dumaine

20, rue Boussange

La Croix-Rousse

69 004 France

L'adresse était barrée d'un trait rageur avec «Retour à l'envoyeur» écrit d'une main malhabile. Sa belle-mère ne lui avait jamais pardonné. Ces lettres! Elle les connaissait par cœur, toujours les mêmes cris d'amour et de regrets, toujours la même requête de pardon et de demandes de venir la rejoindre. Mais ces mots n'avaient jamais été lus. Nadine savait-elle seulement que sa mère avait essayé de reprendre contact avec elle?

Clara soupira, tendit la pile au-dessus de la corbeille à papier et se ravisa. Elle les rangea dans la malle avec ses livres. La fermeture claqua dans le silence pesant de la pièce. La pluie qui tombait dehors

chuintait doucement sur le toit et contre les vitres, comme pour ne pas troubler son angoisse. Peut-être était-ce pour cette raison qu'elle avait tant aimé Londres, à cause de ses larmes qui tombaient du ciel et qui prenaient le relais de celles de son cœur. Peut-être parce que ce ciel souvent triste et ce brouillard dense personnifiaient-ils sa vie intime. Après chaque concert, une fois les applaudissements assourdissants et exaltés calmés, les projecteurs éteints, elle se retrouvait là, seule, sans joie et sans soleil. Alors, rendue dans son salon douillet avec pour seul éclairage les flammes dansantes de la cheminée, elle jouait pour elle-même. Et ses larmes accompagnaient la nostalgie des sons qu'elle arrachait à son instrument. Elle le faisait gémir, vibrer et soupirer, les graves atteignant les tréfonds de son âme, l'emportant en voyage dans la tristesse et les souvenirs.

Savait-elle ce qu'elle jouait ? Son archet dansait et ses doigts couraient, se déplaçant sur les cordes comme les lames d'un patineur sur la glace, rapides, précis.

Clara releva la tête et parcourut une dernière fois du regard chaque pièce pour en imprimer l'image. Non, elle n'y reviendrait jamais plus. Le taxi attendait, elle saisit sa valise et une mallette de voyage, le reste suivrait. Au moment où elle s'apprêtait à tourner la poignée de la porte d'entrée, le timbre du carillon résonna. Elle ouvrit et se retrouva face à Peter Greyson. Son regard d'habitude si joyeux était grave, presque désespéré. Elle lui sourit avec gentillesse, lui désignant le salon, mais il n'accepta pas d'entrer. De sa poche, il retira une ravissante petite boîte de porcelaine. Sur le couvercle, une représentation miniature d'une violoncelliste.

— Voilà, Clara. Ces comprimés ne sont pas destinés à mettre un terme à votre vie, juste à vous aider à tenir sans souffrir en

attendant mon arrivée, car si telle est encore votre décision à ce moment, vous ne ferez pas ce voyage, seule. Je veux être auprès de vous. Donc, je vous en prie, ne prenez aucune décision inconsidérée de quelque ordre que ce soit pour ce dernier voyage sans que je sois à vos côtés.

Il manqua un peu de souffle, la fixa avec une infinie tendresse et ajouta :

— Sans doute aurai-je à vivre avec des remords pour le reste de mes jours pour ne pas avoir su vous convaincre de suivre les traitements qui auraient pu...

Il suspendit son geste un instant, pour lui donner le temps de renoncer, mais il rencontra son regard inflexible. Un long soupir s'exhala de sa poitrine.

— Quand vous penserez que le moment sera venu, prévenez-moi, et je viendrai aussitôt. Mais si vous changez d'avis, de grâce, détruisez-les et revenez me voir.

— Je ne renoncerai pas. Merci, mon cher Peter, merci de m'aimer autant.

— C'est la mort dans l'âme que j'ai pris cette décision et je m'en sens déjà coupable.

— Surtout pas, Peter. Pour moi, il n'y a plus d'espoir et je n'ai pas d'autre issue. C'est ma volonté, je suis si heureuse que vous l'ayez comprise.

— M'écrirez-vous ? Me téléphonerez-vous ?

— De temps en temps, je vous le promets.

NICOLE PROVENCE

L'ÉTOILE DE CLARA

Marqué par ses premières années difficiles à l'orphelinat des Chèvrefeuilles, Bertrand se sent enfin à sa place dans sa nouvelle famille. À l'aube de l'adolescence, passionné par la musique et en admiration devant la talentueuse Clara Nadin, il s'applique plus que jamais à jouer du violoncelle dans l'espoir d'égaler la virtuose.

Le jour où le jeune homme a le privilège de rencontrer son idole, une complicité se développe aussitôt entre eux, si bien que la concertiste le prend sous son aile pour lui enseigner son art. Atteinte d'un cancer incurable et troublée par la découverte du secret la liant à son élève, Clara profitera à fond de chaque instant à ses côtés.

Alors qu'il croyait les troublantes questions de ses origines reléguées aux oubliettes, Bertrand se voit à nouveau rattrapé par le destin. Pourra-t-il renouer avec le passé et faire la paix avec celle qu'il estime tant?

Nicole Provence a publié plusieurs romans à succès dans toute la francophonie. On lui doit notamment Le Secret d'Aiglantine, La corde du pendu, Une promesse si fragile et L'impossible aveu. Avec la plume élégante qu'on lui connaît, elle nous offre ici le deuxième volet d'une saga familiale sensible et déchirante.